
Carine Chichereau et Sylviane Lamoine

Traduire les accents

Tous les ans, l'université Charles-de-Gaulle-Lille III organise sa journée d'étude ELEXTRA (Études sur le lexique et la traduction). En 2002, les organisateurs, Fabrice Antoine et Françoise Vreck, ont choisi pour thème « Traduire les accents ». Cette journée, qui s'est déroulée le 9 décembre, a réuni un public d'universitaires, d'étudiants et de traducteurs professionnels. Le but n'était pas de définir une théorie, mais « de confronter des expériences et de proposer des "témoignages" appuyés sur des exemples précis ».

En tant que traducteurs, nous sommes confrontés à plusieurs types de difficultés concernant « l'accent ». Mais d'abord, interrogeons-nous sur sa nature : il s'agit d'une déformation orale de la norme marquant l'appartenance à une aire géographique, une classe sociale, un groupe culturel, etc. En général, les accents ne sont pas présents dans la langue cible, ou alors ils se transposent différemment. Il faut donc traduire ce que traduit l'accent, sauvegarder les intentions de l'auteur, sans perdre de vue les impératifs de lisibilité et de dicibilité. Toutefois, pour les origines géographiques, le problème n'est pas le même s'il s'agit d'un accent régional ou étranger. Le plus simple reste l'accent étranger, examiné, par exemple, dans l'intervention de Catherine Delesse (université d'Artois) : « Accents étrangers et régionaux : le cas des séries Astérix et Tintin et leurs traductions anglaises ». Là, quelques traits suffisent à évoquer la prononciation étrangère, que l'on peut aussi saupoudrer de clichés comme des mots étrangers (*niet, gut, hombre...*).

Pour les accents régionaux, la tâche est nettement plus ardue. Il est, en effet, difficile de traduire, disons, l'accent de Marseille en anglais ! Un

exemple intéressant nous a été présenté par Alain Dawson (auteur du « Chtimi » de poche, chez Assimil) dans une intervention intitulée : « Le picard dans la traduction : accent-cible ou langue-cible ? », à propos de la traduction de *Docherty* de W. McIlvanney par Freddy Michalski. Le roman se passe en Écosse, dans le milieu des mineurs. Freddy Michalski s'est servi de la langue des mineurs du Nord-Pas-de-Calais, qui ont le même mode de vie, pour traduire le parler des personnages du roman. Toutefois, d'une manière générale, la traduction d'un accent provincial reste souvent une tâche quasi impossible.

Rendre l'accent « social » semble plus facile. Il est, en effet, possible de transposer les origines d'une personne à travers sa façon de parler. La difficulté, ici, réside davantage dans l'identification de cet accent, autrement dit : quelle est sa fonction, comment resituer exactement le personnage ? L'accent participe du portrait du personnage, et le travail du traducteur consiste à insérer socialement celui-ci dans la gamme des lexiques possibles de la langue cible. Prenons l'exemple de *Lady Chatterley's Lover*, analysé par Marie-Sylvine Muller (université de Nancy 2) dans une intervention intitulée : « Traduire ce que traduit l'accent ». Lady Chatterley appartient à l'aristocratie ; son amant, le garde-chasse Mellors, d'origine modeste, a l'accent des Midlands. La différence de parler a pour fonction essentielle de montrer toute la distance qui sépare les deux protagonistes, dont la liaison est d'autant plus scandaleuse : le thème du roman est donc la tension sociale qui régnait à l'époque entre *working class* et *upper class*. L'accent des Midlands est en soi intraduisible : le traducteur Nordon a donc cherché à rendre l'effet de l'accent de Mellors, et non l'accent lui-même, en saupoudrant ses répliques de pointes d'oralité, de troncatons et de termes populaires. (Une traduction plus ancienne avait complètement gommé l'accent de Mellors qui parlait donc comme Constance : voilà pourquoi des générations de lecteurs français ont vu dans *L'Amant de Lady Chatterley* un roman érotique au lieu d'un manifeste socio-politique !)

Au-delà des barrières sociales, l'accent traduit aussi des origines culturelles : spécificité des Noirs américains, de l'accent yiddish, ou d'accents exotiques plus ou moins définis. Comme l'a fait remarquer Fabrice Antoine lors de ses diverses interventions, il faut se méfier des clichés, car à force de grossir le trait, on risque de tomber dans la caricature, voire le racisme. Dans un exposé intitulé « *White Teeth* de Zadie Smith : polyphonie et multiculturalisme », Isabelle Genin (université de Paris III) nous a proposé son analyse de la traduction de *White Teeth*, par Claude Demanuelli. Le cas de ce roman anglais contemporain est intéressant car il

mêle des personnages de diverses origines (indiennes, antillaises, mais aussi typiquement cockney). L'exercice consiste à respecter la voix de chacun, en évitant, d'un côté, l'excès des marqueurs et, de l'autre, l'homogénéisation.

La difficulté principale pour rendre un accent dans la langue cible vient donc souvent du dosage. À vouloir trop gommer, on réduit le personnage ; en surcodant, on le réduit à un cliché. L'essentiel est donc de bien analyser l'intention de l'auteur qui se cache derrière l'accent et de savoir maîtriser l'effet des marqueurs utilisés dans la langue d'arrivée. Par ailleurs, il faut que l'ensemble soit cohérent car, à travers quelques mots et sonorités, l'accent évoque tout un univers : c'est aussi cet univers qu'on doit traduire, au-delà du personnage.

Bien des points ont été soulevés au cours de cette journée d'étude, nous ne pouvions tous les aborder ici. Nous avons regretté de n'avoir pu discuter de nos propres problèmes de traducteurs. Mais le temps imparti à chacun était limité. La seule conclusion à laquelle nous soyons arrivés est qu'un accent ne se traduit pas, il se transpose ou se transcrit.